

# Les idées morales d'Edouard Rod

Autor(en): **Moro, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **10 (1912)**

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-750683>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## LES IDÉES MORALES D'EDOUARD ROD

Pour apprécier les idées morales d'un auteur — et principalement d'un romancier — il est deux positions fort éloignées l'une de l'autre, presque antipodales. Les contemporains, les camarades, trop rapprochés, ne savent voir que l'homme, l'homme de l'intimité, l'homme au repos ou au jeu, le penseur descendu de son enthousiasme. Leur critique consiste trop souvent à opposer cet homme à sa pensée, sa vie intime à son idéal. Cette position n'est pas bonne, elle n'est pas juste, elle est presque injurieuse. Celui qui a voulu donner à l'humanité plus que son labeur et son dévouement, mais sa pensée la plus intime, son moi, mérite d'être jugé sur sa pensée même, sur ce qu'il a écrit, non point sur ce qu'il a pu paraître à notre malignité soupçonneuse et jalouse.

Pour moi, je n'ai jamais vu Edouard Rod ; je n'ai pas voulu chercher à savoir quel il était chez lui, en voyage, avec ses intimes, avec les hôtes qui l'accueillaient, avec ceux qu'il recevait, paraît-il, si cordialement. Les quelques détails qui me sont venus sans que je les eusse quémandés, je me suis efforcé d'en faire litière. C'est au lendemain de sa mort que des préoccupations professionnelles m'amènèrent à connaître son œuvre, dont je savais fort peu — humblement je l'avoue. J'ai lu tous ses ouvrages, dans l'ordre où il les avait écrits, essayant de me représenter sa physionomie morale d'après les personnages de ses romans qu'il semblait chérir, lui prêtant les sentiments qu'il leur avait prêtés, bref, l'imaginant peu à peu, et donnant une âme au portrait suprême que les journaux nous avaient montré.

C'est ce dessin, ou plutôt cette esquisse morale que je présente ici.

La première observation qui s'impose est l'évolution rapide et ample des idées morales d'Edouard Rod, si rapide et si ample qu'on aurait bientôt envie d'écrire : contradiction. Mais qu'on poursuive la lecture, et il apparaîtra que cette transformation a été normale, même qu'on aurait dû la prévoir car les prémisses en sont contenues implicitement dans les premiers ouvrages —

je parle de *Palmyre Veulard* et de *Côte-à-Côte*. Regardez-y bien, et voyez, en effet, par quoi ils valent et peuvent retenir notre intérêt: non point certes par les essais malhabiles de naturalisme d'un écrivain encore gauche, mais par les cris désespérés d'une conscience d'adolescent affolée de se voir mourir — et qui vivra. Puis, c'est *La course à la Mort*, pamphlet de jeune homme contre le Devoir, la Conscience, le Beau, le Bien, auquel on voit succéder sans grand étonnement le *Sens de la Vie*, chant d'espérance et de courage. Le dépit avait provoqué *La Course à la Mort*, le dépit d'un garçon honnête à l'heure de la crise morale; le *Sens de la Vie*, c'est l'œuvre du même ayant repris pied sur le roc profond d'une conscience ancestrale. De cette conscience, de ce sens du Bien et du Devoir, dont Rod ne put jamais se défaire, les *Idées morales du Temps présent* et *Au milieu du Chemin* sont, à mon sens, les plus beaux épanouissements. Nous reviendrons à ces ouvrages pour en donner des textes et des analyses. Ce que je note maintenant, c'est le fait d'une évolution morale dont il faudra chercher le principe ou, si l'on préfère, le ressort, — et plus même qu'une évolution, mais un souci constant, dominant, presque exclusif, de tout voir en moraliste, de tout juger en moraliste et de moraliser. Remarquez le titre même de son premier et bel ouvrage de critique: „*Les Idées morales.*“ Ce n'est pas un littérateur qui juge des littérateurs; peu lui chaut l'art de bien dire, mais seulement celui de bien penser, car il a fait sienne la devise de Melchior de Vogüé: „Le littérateur devient un gardien à qui tout un peuple a confié son âme pour un moment.“ Désormais Rod, qui s'est découvert en cherchant dans la conscience des autres, deviendra comme un professeur de morale, si bien que de ses romans ou ses études on pourrait extraire un manuel à l'usage des gens du monde.

L'impartialité m'oblige à dire que, pour réduire ainsi en système la morale de Rod, il faudrait passer sur d'assez nombreuses palinodies. Et voilà qui l'a fait accuser de duplicité, de flagornerie, d'intérêt vil et d'opportunisme bas. Explication par trop facile des fluctuations douloureuses d'une âme angoissée de vérité et toujours incertaine — explication qui laisse deviner le parti-pris, la jalousie, ou la rancœur. N'y aurait-il pas que l'évolution morale d'Edouard Rod s'est faite dans un sens qui déplaît

à certains et à l'opposé même de la leur? Dès lors on ne le comprend plus, et si facilement nous accusons de déloyauté ou d'incohérence ceux que nous ne parvenons pas à comprendre...

Pour mon compte, très facilement je l'excuse — comme chacun pour son propre compte s'en excuse — d'avoir pu se taire ou pallier, par politesse, par bonté d'âme (lui qui avait si peur de faire de la peine aux gens), même par souci d'opportunité. Puis, quel est le croyant le plus dogmatique dont la ligne de pensée a été si ferme, si uniforme, qu'elle n'ait jamais subi la pression des faits? Notre diagramme intellectuel et moral ne ressemble-t-il pas beaucoup par ses courbes à celui que trace l'aiguille du baromètre? Et la vérité d'ordre moral est-elle si simple qu'on puisse la saisir d'un regard, sans se déplacer; ce changement de point de vue expliquerait à lui seul bien des variantes. . .

Mais ce serait bien mal connaître Rod que de ne pas aller d'emblée à l'origine même des variations qu'on lui reproche. Edouard Rod n'a jamais cru; aucun système de morale, laïque ou religieuse, aucune philosophie ne lui a paru suffisamment robuste pour qu'il puisse y cramponner en toute sécurité sa perpétuelle inquiétude. D'autres, incroyants au départ, et toujours anarchistes, ont fini par se construire un radeau sur lequel ils se reposent; ils croient à leur système. Rod n'a jamais cru; il n'a pas pu et il en a toujours souffert. Car son scepticisme n'était point de parti pris; ce n'était point une attitude voulue, un *à priori*, point même une habitude dont on se contente après un effort infructueux — comme du mol oreiller de Montaigne. L'incroyance de Rod était le tourment d'une âme qui voulait adhérer à une vérité et qui ne le pouvait pas.

Il ne l'a pas pu, d'abord parce qu'il n'a pas trouvé dans la religion de son enfance, telle qu'elle lui est apparue chez les siens, telle qu'elle lui a été enseignée, un point d'appui résistant. D'instinct, il cherchait une armature pour fortifier sa conscience, une base pour appuyer son désir d'être moral, un dogme même, un enseignement sûr et uniforme pour qu'il fût contraint à y plier sa vie — et il ne l'a pas trouvé. . . Mais la quotidienne et incessante recherche d'une vérité, l'effort exclusivement personnel vers le Vrai et le Bien, ne sont-ils pas dans la logique

même de cette religion protestante d'où il était parti? Très impartialement ne peut-on dire que le scepticisme de Rod lui venait de son éducation première et de son hérédité, tout au moins de l'ambiance de sa jeunesse? . . . Un peu. Un peu seulement, car tels de ses correligionnaires, non moins intelligents, ont su trouver la certitude et le calme. Et de plus, Rod a rencontré, connu, et même apprécié d'autres doctrines religieuses qui, en échange de la confiance absolue qu'on leur donne, vous procurent la tranquillité de l'esprit et la force du cœur.

Mais il était incapable d'adhérer à quelque système que ce fût; incapable de croire, incapable de se reposer et de jouir du calme de la vérité — même par illusion. Il possédait une intelligence subtile, incessamment inquiète, inépuisablement altérée, jamais certaine, jamais heureuse, plus superficielle que profonde, plus analytique que synthétique, et trop discursive, trop encyclopédique, trop curieuse, trop amasseuse pour avoir eu le temps et les moyens de se faire à elle-même des idées. Elle a voulu tout savoir, tout connaître, tout comprendre, tout analyser; et comme rien n'est plus abondant ni plus encombrant, rien n'est plus décevant ni contradictoire que la pensée des autres, l'intelligence de Rod n'a pu se posséder elle-même et avoir foi en sa propre pensée.

La curiosité et l'impartialité, qualités de l'esprit, sont devenues défauts chez Rod, tout au moins impuissance. Il était un scrupuleux intellectuel et il en a souffert; il en a été diminué, comme tous les scrupuleux.

A cet état d'esprit, qui le rendait susceptible de subir tour à tour les influences les plus diverses, joignez une bonté naturelle exquise, qui constituait le plus grand charme de sa personne et à laquelle chacun s'est plu à rendre hommage — par cette bonté comprenez sa grande pitié pour tous ceux qui souffrent ou du doute, ou de la tentation, ou de leurs bas instincts — expliquez ainsi son indulgence, que certains lui ont imputée à crime, et sa crainte de condamner les hésitants ou les coupables par l'affirmation trop nette d'un dogme moral (le souvenir me revient des „*Roches Blanches*“). Unissez à cela le souvenir des subjectivistes et des pessimistes allemands, et encore son tempérament de tristesse — lui qui se disait fils d'un paysage triste et d'une mère

malade! . . Tous ces éléments réunis composent ce qu'on a pu appeler le scepticisme intellectuel d'Edouard Rod.

Ce scepticisme est indéniable. Rod fut un moraliste qui ne crut pas à la morale — du moins à l'absolu d'une morale. Ainsi a-t-on pu l'accuser de mensonge et dire, comme je l'ai entendu, qu'il jouait à la morale pour plaire à son public et augmenter sa „vente“.

C'est simpliste et injurieux, insoutenable pour qui a lu impartialement l'œuvre du romancier. Et d'ailleurs, est-ce que l'autre manière, celle de flatter tous les instincts et tous les appétits, ne reste pas la plus pourvoyeuse de succès pécuniaires? . .

Rod a été moraliste et moralisant parce que sa conscience l'y contraignait.

Sa conscience, on pourrait la définir: un incessant et inéluctable besoin de se demander: est-ce bien, est-ce mal, ne serait-ce pas mieux autrement; de mes actes, de mes paroles, de mes écrits, de mes pensées quelles seront les conséquences pour les autres, mes semblables? — Ou, plus exactement, mes actes, mes paroles, mes écrits, mes pensées, devenant ceux et celles de l'humanité entière, le monde irait-il plus mal ou mieux, verrait-il ses souffrances diminuer, et croître son frêle bonheur? Si oui, j'ai raison; sinon je suis dans l'erreur et dès lors mon exemple devient dangereux, donc coupable . . . On reconnaît là une argumentation chère au maître de Koenigsberg, dont Rod fut le lointain disciple. Dut-il à cette influence son sens de la responsabilité? Ou son critérium du Bien — le Bien public — l'a-t-il pris davantage à Tolstoï, dont il goûta les œuvres et les idées?

Je croirais plutôt qu'il les tenait de ses ancêtres chrétiens. La conscience de Rod fut un héritage dont il essaya d'abord de se défaire aux heures de pessimisme, mais qui, enté en lui depuis des siècles, le domina. Car il y avait aussi chez Rod le besoin de se regarder vivre, de se tâter le pouls de l'âme, et de se juger sans cesse avec rigueur. Il fut bien un fils du protestantisme. Ce sont ses pères qui lui ont transmis une conscience.

Seulement, assure Monsieur Seippel<sup>1)</sup>, la conscience protestante est individualiste. Or, nous venons de le voir, Rod est moral

---

<sup>1)</sup> Conférence faite à l'Athénée de Genève.

pour les autres avant de l'être pour lui-même; on pourrait presque dire qu'il est moral par les autres, et qu'il se prête la conscience de l'humanité. C'est que sa race — je parle toujours selon Monsieur Seippel — lui aurait passé, indéfectiblement, deux qualités bien vaudoises, et d'origine catholique, dont il faudrait chercher la source au temps où la Réforme n'avait pas été imposée par Berne au pays de Vaud: le sens de l'ordre et l'esprit pratique . . . c'est possible.

Mais c'est peut-être bien, et tout simplement, parce qu'il fut Suisse, qu'Edouard Rod ne put demeurer longtemps dans l'incohérence morale que le scepticisme engendre. Sa raison pratique le ramena, impérieusement, des impossibilités où la raison pure, enivrée d'idéologie, se perd quelquefois.

Le Suisse ne semble pas fait pour l'abstraction, non plus que pour le mysticisme intellectuel. Bientôt il reprend pied et sa logique héréditaire le contraint à connaître les faits tout d'abord, à les vivre, et à monter d'eux jusqu'à la théorie. . .

Rod, parti pour le scepticisme destructeur, redevint sans tarder moral et moralisant — pour obéir à sa race.

Telle est l'explication que je propose de ce qu'on a appelé l'incohérence, la contradiction, voire la duplicité d'Edouard Rod. Je la donne pour ce qu'elle vaut, pour ce qu'elle est, une hypothèse — n'ignorant pas que d'autres ont été tentées, non moins séduisantes, et qu'à vouloir pénétrer dans la vie intime de notre héros, on pourrait commenter autrement son évolution morale. Mais il faut juger les hommes de pensée par le dehors, par ce qu'ils ont écrit. . .

Venons en donc à des textes et à des analyses, sans oublier toutefois cette page du même Rod, à propos de Guy de Maupassant:

Nous ne connaissons pas les vivants et nous ne connaissons jamais les morts. Plus ils ont écrit, plus il nous échappent; l'abondance des matériaux égare notre argumentation qui sera toujours incapable de distinguer le vrai fil d'une pensée et d'une vie, pour peu qu'elles aient quelque complexité dans l'enchevêtrement des contradictions où elles se sont tant de fois égarées, ensemble ou séparément.

\* \* \*

Le même Guy de Maupassant dépeignait ainsi Edouard Rod dans le *Gil Blas*, en 1879:

Pâle et triste à donner le spleen, maigre comme un séminariste, chevelu comme un barde et regardant la vie avec des yeux désespérés, jugeant tout lamentable et désolant, imprégné de mélancolie allemande, de cette mélancolie rêveuse, poétique, sentimentale des peuples philosophants, dépaysé dans l'existence vive, rieuse, ironique et bataillante de Paris, Edouard Rod, un des familiers de Zola, erre par les rues avec des airs de désolation<sup>1)</sup>.

Lisez maintenant cette page de la *Course à la Mort*; elle est à mon sens, très caractéristique et pourrait servir de légende au croquis de Guy de Maupassant.

Le héros, car Rod s'est défendu d'avoir donné une autobiographie, le héros, après avoir piétiné l'Amour, continue:

Autant que notre cœur notre esprit est rongé par le doute... La nature que nous épelons nous trompe, et de toutes ses ruses; les calices de ses plus belles fleurs renferment de dangereux poisons; elle nous cache ses plus précieux trésors et ne nous les révèle que pour nous inciter à des rivalités funestes; elle se plait à mettre des âmes mauvaises dans des corps radieux; elle soumet notre être à des besoins tyranniques qui, sous une apparence de plaisir, cachent des maux irrémédiables, et nous forcent malgré les révoltes de notre raison à repeupler cette terre maudite à mesure que la Mort la dévaste.

Comme si la conscience de tant d'incertitudes ne suffisait pas à nous tourmenter, nous sommes encore victimes de toutes les insuffisances de notre nature; nous ne pouvons demander à notre cerveau le travail nécessaire à la satisfaction de nos curiosités sans qu'il en résulte un affaiblissement de nos organes avec la folie au bout; nous ne pouvons manger à notre appétit ou boire à notre soif sans être assaillis par la goutte, la gravelle, la dyspepsie, l'obésité, la cirrhose etc.; nos passions aboutissent souvent à ces hideuses maladies qui nous décomposent le sang, nous rongent d'ulcères ou nous vident la moëlle...

Enfin, notre intelligence en nous mettant en lutte contre la nature, en poursuivant notre émancipation, nous a créé de nouvelles chaînes. Au lieu de nous délivrer de l'oppression des choses, elle nous a placés sous la tyrannie d'abstractions plus funestes encore que les lois naturelles, plus meurtrières que les épidémies: nous avons imaginé des Patries qui favorisent l'antagonisme des races et provoquent d'incessantes guerres; des Principes pour lesquels des milliers d'hommes se sont fait tuer ou estropier ou sont morts dans la misère, sur l'échafaud, dans l'exil ou dans les cachots; des Religions qui ont inventé des tortures et poussé au meurtre des armées de bourreaux fanatisés. Nous avons écouté les sanguinaires exhortations de Mahomet, de Pierre l'Ermitte, de Calvin; nous avons tremblé de terreur devant les fantômes de notre propre imagination; nous nous sommes passionnés pour de fallacieuses vérités que nous avons forgées avec la masse de nos

---

<sup>1)</sup> Cité par Henry Bordeaux. „Correspondant“, 10 février 1910.

erreurs; nous nous sommes enserrés dans un riseau de lois déraisonnables où nous étouffons. . . Tel est notre bilan<sup>1)</sup>.

Que les mânes du maître me pardonnent! . . . mais, à la première lecture de ce passage, je songeai malgré moi au devoir d'un bon élève de philosophie qui aurait beaucoup lu — en prenant des notes — et qui, se souvenant des procédés de la classe de belles-lettres d'où il sort, s'essayerait à condenser en belles phrases, un tantinet grandiloquentes, toutes les belles tirades qu'il a pu découvrir chez les pessimistes à la mode et les désabusés de tous les temps. . . Il est en train, la plume court, le mot arrive; c'est le professeur qui va être émerveillé! Et lui-même, l'écolier, n'est pas loin de croire qu'il venge le monde. D'ailleurs, finie la tâche et finie la sainte colère, car, écrit Rod dans la préface de son livre: „La vie intellectuelle est tout-à-fait séparée de la vie morale. Chacun n'a qu'à s'examiner un peu pour voir la différence qu'il y a entre ce qu'il pense et ce qu'il fait . . .“

Raison pure et raison pratique; théories mal digérées; jonglerie savante avec des mots brillants; si l'on veut, noble désir de philosopher que n'étaye pas encore une personnalité de philosophe . . . Cela, ce n'est pas encore du vrai Rod.

On a beaucoup incriminé l'influence déformante de l'école naturaliste, et de Zola en particulier, sur l'esprit et le cœur de ce jeune vaudois égaré à Paris. Certes, on peut trouver dans la *Course à la Mort* quelques développements, quelques procédés même, retenus des soirées de Médan où Rod fréquenta. Mais ce livre, n'est-il pas plutôt la crise de romantisme d'un débutant ès-lettres, vaudois, qui a passé par Berlin, a savouré Kant et Schopenhauer, sans bien les comprendre — se reposant de ses cours de philosophie par la lecture de Goethe et l'audition des œuvres passionnées, et malgré tout décevantes, de l'immortel Wagner?

N'oublions point, en tous cas, ce petit paragraphe glissé quelque part au milieu des jérémiades de la *Course à la Mort*:

Pour tout dire, ce n'est pas ma timidité seule qui me retient, c'est encore, et davantage, *ma conscience* — une conscience qu'on a façonnée sur un type d'irréprochable vertu — qu'on a bourrée de „principes“,

---

<sup>1)</sup> La Course à la Mort.

qu'on a entourée de défenses et de prescriptions, et qui, docilement, s'est laissé charger de ce fatras, et qui ne s'est pas encore redressée comme un ressort pour échapper à cet écrasement. Je crois au péché, je le sens qui me poursuit, qui me menace, qui me veut et je le fuis, et je lui appartiens quand même, et je connais le remords avant d'en avoir savouré les douceurs.

Qui l'emportera: ou de la conscience ancestrale doublée d'un vigoureux bon sens, ou du scepticisme négateur d'Outre-Rhin aggravé de naturalisme?

Quatre ans plus tard, le libraire donne *Le Sens de la Vie*. Rien qu'au titre, jugez de la distance parcourue. Le Sens de la Vie, comme nous voilà loin de la Course à la Mort, dont l'outrance romantique semblait être une étiquette à effet.

Le temps est passé, déclare le héros de l'aventure — que je me permets d'identifier à l'auteur — le temps est passé où je pouvais me creuser stérilement le cœur; je veux aimer, je veux agir. Qu'une ère nouvelle date pour moi du jour où j'ai vaincu toute hésitation et toute crainte pour m'oublier moi-même<sup>1</sup>).

Il veut vivre . . . il se prend à aimer la vie; il cherche donc quel peut être le ressort insoupçonné qui le fait se dresser hors de son pessimisme. Est ce le Devoir? Pas encore:

Le devoir, répond-il: ce sentiment entre tous injustifié, cette convention, cet impératif dont notre raison nous a mille fois démontré le non-être, qui se met à nous crier ses ordres et se fait obéir . . .

Est-ce la Foi?

La foi, il faudrait l'avoir et je ne l'ai pas.

Est-ce le Progrès?

Le progrès de l'ensemble reposant sur la souffrance des individus, cela me paraît un de ces lieux communs, que des esprits, peu subtils, inventent pour que d'autres, moins subtils encore, les imposent à la bêtise humaine.

Sa raison de vivre, ce qui lui rend le goût de la vie, c'est l'amour conjugal.

Heureux seulement ceux qui, comme moi, ont leur retraite — un foyer si calme qu'il est comme un berceau, une douce affection qui vous repose de toute fatigue et vous abrite contre les angoissantes pensées et vous endort l'esprit comme un chant de nourrice! Que de questions, qui me troublaient jadis, me laissent en paix maintenant sans que je les aie résolues et n'attendent plus leurs réponses! . . Certes, aujourd'hui comme hier, la raison de mon œuvre et de tout moi-

---

<sup>1</sup>) Sens de la Vie.

même m'échappe toujours — mais mon œuvre se fait sans dégoût et je vais devant moi sans fatigue. Je ne me penche plus curieusement sur mon cœur pour en observer le jeu dérégulé; le sentiment qui l'emplit est un mystère, je le sais, et j'accepte le mystère, heureux de le subir et de l'ignorer! . .

Puis arrive la Paternité, qu'il accepte d'abord fort mal, mais à laquelle bientôt il se résigne et dont enfin il se réjouit:

Le sourire de notre fille est notre affection qui rayonne. Que de mystères il nous a déjà révélés. Au fond nous étions deux égoïstes vivant l'un pour l'autre. Nous fermions les yeux à tout l'étranger qui tournait loin de notre axe, nous éloignant toujours plus de la mêlée humaine, et voilà que ce petit être, devenu centre à notre place, nous rattache à ces réalités que dédaignait notre rêve.

La vie de famille a rendu à Rod, ou plutôt à son héros, le sens de la vie. Elle lui a fait entrevoir que la beauté du dévouement pourrait bien être une raison de vivre. C'est ici que se trouve l'histoire si simple, et pourtant si suggestive, de „Mademoiselle“ — une institutrice retirée à Nyon et qui achève sa vie en faisant le bien inlassablement.

. . . Ah! quel chef-d'œuvre, que cette vie ignorée qui vient de s'éteindre dans le silence et dans l'oubli! — Nous admirons les heureux et les forts qui poursuivent un but, qui l'atteignent, qui font le bien, qui sont grands ou qui sont bons. Mais aimer et se faire aimer à travers tant de douleurs, n'est-ce pas là le dernier mot de l'art de vivre? . . . Ma pauvre amie savait que la nature est cruelle et que l'homme est méchant, et malgré ses cruautés et malgré sa malice, la nature et l'homme lui restaient chers. L'œil levé vers l'Inconnu, au-dessus de ses maux, au-dessus de ceux des autres, par delà les espaces que peuvent atteindre nos plaintes avant de s'être tués, elle voyait Dieu confondant toutes les dissonances dans l'ampleur d'une souveraine harmonie! . . . Ah! sa Bible a mille fois raison: Heureux les simples! A eux le royaume des cieux — s'il existe — à eux en tout cas la paix sur la terre! . . .

GENÈVE

HENRI MORO

(A suivre)

